

Professionnalisation et pouvoir d'agir - Développement social et Recherche-Action « Éducation Permanente et Utopie Éducative »

Quelle Utopie pour la Formation tout au long de la vie ?

Table ronde animée par : **Philippe MISSOTTE**, sociologue, professeur de sciences sociales, ancien directeur du Collège Coopératif de Paris.

Avec la participation de :

Emmanuelle Betton, maître de conférences au Conservatoire National des Arts et Métiers, membre du Centre de Recherche sur le Travail et le Développement (CRTD),

Jean François Draperi, Directeur du Centre d'économie sociale et solidaire du CNAM (CESTES), rédacteur en chef de la revue RECMA,

Pascal Galvani, Professeur à l'Université du Québec à Rimouski, directeur de la revue PRÉSENCES (Revue d'étude des pratiques psychosociales),

Roland Colin, Anthropologue et économiste, président d'honneur du Centre International Développement et Civilisations – Lebret Irfed.

Introduction par Philippe MISSOTTE

Depuis quelques années on a été confrontés à ce problème de la formation continue des adultes, dans les sciences sociales. A travers le témoignage de Franck Thivillier, responsable des entraîneurs de foot, également à travers celui de Pascal Galvani à propos d'ATD Quart-Monde, à travers mon témoignage à propos du Secours Populaire nous avons vu qu'il était aussi possible de partir de l'expérience, plutôt que de la théorie, pour former et que c'était bien ça, la recherche-action. Pierre Marie Mesnier et Bernadette Aumont nous ont appris que « *pour apprendre il faut chercher et entreprendre* », je citerai Albert Einstein qui disait que « *la connaissance s'acquiert par l'expérience* », le reste de la phrase est très dur pour un certain nombre d'entre nous dans la salle, « *la connaissance s'acquiert par l'expérience tout le reste n'est que de l'information* ».

On va essayer chacun à notre manière, à partir de nos parcours, de projeter ce que l'on croit possible pour proposer à des adultes en formation continue dans les années qui viendraient, même si, comme le dit Bernanos dans L'imposture « *l'expérience est une invention des vieux qui met les jeunes en colère* ».

Emmanuelle BETTON

Le titre de la table ronde est assez ambitieux, *Quelle utopie pour la formation tout au long de la vie ?* J'ai donc essayé de réfléchir à mon niveau, à partir de ma pratique. J'ai envie de revenir sur quelque chose dont on a assez peu parlé, parce qu'on a la chance de partager certains principes, valeurs, éléments, d'une conception de la formation des adultes.

Je suis, depuis ce matin, très en lien avec ce qui se dit, très en affinité, cela fait du bien parce que l'on trouve aussi d'autres conceptions de la formation qui circulent. Je rencontre souvent, soit directement, soit indirectement, à travers les formateurs que je forme, des situations de formation, des contraintes qui pèsent sur les acteurs de la formation, des descriptions de dispositifs d'actions de formation qui me laissent un petit peu sidérée parfois, par ce que devient la formation.

Professionnalisation et pouvoir d'agir - Développement social et Recherche-Action « Éducation Permanente et Utopie Éducative »

Je voulais juste revenir un peu sur cet élément de contexte de la formation d'adultes aujourd'hui, parce qu'il me semble que c'est important. D'ailleurs c'est un des éléments d'introduction et de présentation du colloque, qui dit que la formation est aujourd'hui de plus en plus organisée et pensée en fonction des enjeux qu'on lui assigne, à savoir des enjeux d'adaptation à un marché de l'emploi, incertain, fluctuant et j'ajouterais d'adaptation à des politiques d'entreprises. C'est un élément qu'il faut avoir en arrière fond et, de fait, pour décrire en quelques mots ce que, moi, je perçois du contexte, ce que l'on peut percevoir du contexte actuel de la formation des adultes c'est une tendance à n'envisager la formation que sous l'angle de la formation professionnelle. Parfois je rencontre des personnes qui ne voient pas du tout de quoi je veux parler lorsque je parle de formation, professionnelle bien sûr, mais la question de la formation se sont des enjeux de personnes, des enjeux de développement social qui sont plus larges.

Là, c'est une tendance à la diminution des durées de la formation. On a vécu ça au DHEPS lorsqu'il a fallu passer de 3 ans à 2 ans, lorsqu'il a fallu entrer dans la certification, le répertoire des certifications professionnelles jusqu'à ce que le DHEPS n'existe plus à Paris 3, ce sont des choses que j'ai vécu avec peine et qui sont un signe de ce qui se passe aujourd'hui en formation d'adultes.

Tout cela a tendance, notamment, à marginaliser la question pédagogique et du coup à faire peser sur les acteurs de la formation des contraintes fortes, de temps, de moyens, tant pédagogiques que matérielles et à induire, je rencontre des formateurs qui m'expliquent à quel point ils sont contrôlés dans les effets qu'ils doivent produire, dans les résultats qu'ils doivent produire, en termes d'impacts, impacts sur le retour à l'emploi, impacts sur les rendements des entreprises, impacts sur le chiffre d'affaires. C'est un élément de contexte et pour beaucoup d'acteurs il n'y a pas d'autres conceptions de la formation que celle qui est précisément pensée dans ces termes.

Pour moi c'est un souci et en même temps, j'ai envie de dire, puisqu'on parle d'utopie, on ne peut pas faire fi de tout cela, on ne peut pas considérer que cela n'existe pas. De fait, la formation est un moyen aujourd'hui au service de buts économiques, sociaux, c'est un moyen d'insérer les personnes, c'est un moyen de les adapter aux transformations du travail, c'est un moyen de répondre à une demande de qualification qui est portée par les entreprises.

Tout cela est une réalité, donc à mon sens il me semble aujourd'hui indispensable de se demander comment on peut articuler cette fonction instrumentale de la formation, qui est légitime, qui est d'ailleurs aussi ce qui fait que la formation se développe et s'est développée, comment l'articuler à des enjeux plus larges, de développement des personnes, de leur pouvoir d'agir ?

On en a parlé lors de la table ronde précédente, de leur capacité à s'impliquer dans des changements, des transformations du travail, des conditions de travail.

Tout cela est, pour moi, un défi, ne pas nier l'assignation de la formation à certains buts un peu immédiats, mais comment articuler cette dimension là à d'autres enjeux plus larges ?

Quelle utopie ? D'une part, toujours continuer à développer comme on le fait, ici avec les acteurs qui sont présents, à promouvoir des pratiques alternatives fécondées par des pensées, comme celle de Desroche, dans les espaces qui le permettent, mais ils ne sont quand même pas très nombreux ces espaces, et en même temps une autre voie pour moi, celle qui est la mienne, on agit tous à son niveau, moi je forme des formateurs, c'est à travers cette pratique que j'essaye de faire vivre une certaine utopie. Une utopie de la formation et sachant que je forme des formateurs qui, de fait, sont soumis à ces contraintes dont je parlais. C'est un élément qui est présent quotidiennement pour moi.

Je reviens sur une chose qui a pu être mal comprise ce matin, quand je disais je n'ai pas de pratique de formation par la recherche-action, c'est en partie vrai, malheureusement, depuis j'ai, par contre, eu

Professionnalisation et pouvoir d'agir - Développement social et Recherche-Action « Éducation Permanente et Utopie Éducative »

cette pratique durant 3 années à Paris 3 , j'ai eu la chance en plus de vivre un compagnonnage extrêmement fécond avec Roland Colin, Philippe Missotte, Pierre Marie Mesnier, Odile Saint Léon qui m'ont vraiment appris et complètement nourrie à ces démarches de l'autobiographie raisonnée, de la pédagogie coopérative, des ateliers de recherche-action. J'ai complètement été nourrie de cela et c'est à partir de ce bagage que je travaille aujourd'hui mais je ne peux pas faire la même chose au CNAM, tout simplement parce que je n'ai pas le temps et on me demande aussi un certain nombre de choses, de former aux techniques pédagogiques, aux méthodes pédagogiques et je n'ai nécessairement pas la possibilité de mettre en place des démarches d'autobiographie raisonnée et même si je le faisais on arriverait à la fin de mon enseignement et on dirait il manque un peu la suite, c'est compliqué. J'essaye malgré tout de faire quelque chose, quand je forme ces formateurs.

Je vais vous parler de trois éléments qui sont pour moi comme des espèces d'orientation, de pensées qui traversent le dialogue que j'ai avec les formateurs :

- Une première chose c'est justement de trouver une forme de réponse à cette demande de techniques, voire parfois de recettes pédagogiques. Il est vrai que la première demande que je reçois, quand j'accueille des formateurs, c'est quand même une demande d'outils, ce qui est tout à fait légitime, une demande d'outils dans une certaine forme de standardisation de la réponse pédagogique. C'est à dire, on a des publics, on a des objectifs, on a des situations, alors qu'est-ce qu'on fait dans ce cas-là ? Et quelles techniques on utilise ? Et quelles méthodes on va mettre en œuvre ? Cette demande est légitime et en plus je pense qu'elle est, en fait, une conséquence de l'instrumentalisation de la formation et de cette volonté, je dirais même ce fantasme de contrôler les effets de la formation à tout prix. Pour des formateurs qui sont pris dans ces contraintes-là, qui doivent répondre à des cahiers des charges très précis et qui doivent répondre à des effets très précis en termes d'apprentissage, ou de retour à l'emploi, la question de l'efficacité de ce qu'ils font, elle est quand même carrément urgente, c'est même une certaine angoisse. Ce que moi je relève comme étant de l'ordre de la liberté ou du choix pédagogique et ce qui est effectivement du caractère assez peu prescrit, finalement, de l'action de formation au sens concret du terme quand on est en situation de formation, ces éléments de liberté là, vu l'espace de contraintes dans lequel ils sont, ils peuvent être perçus comme assez intolérables en fait, au regard des attentes qui pèsent sur eux.

Cette liberté-là, ils n'en veulent pas toujours, « *c'est bien gentil mais moi j'ai envie qu'on me dise ce qu'il faut que je fasse pour qu'effectivement je puisse atteindre les résultats escomptés* ».

Du coup j'essaye en même temps de répondre à cette demande de techniques et en même temps de la réinterroger en permanence, de faire réfléchir sur ce que sont ces techniques, ces fameuses techniques pédagogiques, on en trouve des manuels entiers, et puis d'essayer tout simplement d'aborder le fait qu'elles ne sont pas neutres. C'est une dimension qui paraît peut-être banale, mais elles ne sont pas neutres parce que au-delà de leur efficacité plus ou moins grande, elles mobilisent les personnes de façon différente, elles les positionnent différemment dans la relation pédagogique. Elles agissent en fait, ces techniques là, sur les personnes et sur leur vécu en formation, avant même d'agir sur les apprentissages, c'est presque un élément parallèle, elles ne sont pas seulement à comparer en termes d'efficacité, mais elles sont aussi à comparer en considérant les changements de places qu'elles permettent, qu'elles autorisent justement entre les acteurs, entre les apprenants et les formateurs, les rapports au savoir qu'elles construisent, la position sociale à laquelle elles préparent, le métier, la position professionnelle à laquelle elles préparent, ces positions qui peuvent être plus ou moins conformistes, plus ou moins critiques, du moins plus ou moins autorisées.

Professionnalisation et pouvoir d'agir - Développement social et Recherche-Action « Éducation Permanente et Utopie Éducative »

- Une deuxième orientation, une fois que l'on a travaillé sur ces techniques, c'est d'essayer de faire passer, de cette demande de technique à la réhabilitation du choix pédagogique. Réintroduire cette notion de choix, se dire que là où, au contraire, est attendue une réponse, même de surdétermination de la réponse, on va essayer de réintroduire un espace de choix, mais du coup il faut l'outiller. Un gros travail que je fais avec les personnes qui sont en formation c'est d'essayer de mettre en évidence, à travers des pratiques, puisqu'ils animent en situation, sur des cas concrets, on fait des animations, après on voit ce qui se passe, on débriefe, et c'est essayer de retrouver derrière les choix de pratiques qui sont faits, pourquoi on les a faits ? et renouer avec les sources, renouer avec les conceptions pédagogiques. Pourquoi on met les gens en groupes ? pourquoi on les met en demi-cercle ? pourquoi on veut les positionner comme acteurs ? qu'est-ce que cela veut dire ? pourquoi on a choisi telle façon de faire plutôt que telle autre ? Tout ce travail là, on le fait vraiment en essayant d'aller du côté du lien entre ce que je fais et ce que je crois faire, ce que je fais et ce que je pense, ce que je fais et ce à quoi je crois, ce que je fais et ce que je vise comme projet pédagogique et au-delà et avec la question des apprentissages.

- Le troisième point rejoint la question de la professionnalisation, essayer de faire réfléchir à ce que je fais quand je forme à un métier ? Qu'est-ce que c'est que former un adulte à un métier ? Qu'est-ce que la professionnalisation ? Est-ce que professionnaliser c'est simplement un moyen de faire diminuer le chômage ? Est-ce que ça renvoi uniquement à un diplôme ? Est-ce que ça renvoi uniquement aux compétences ? Est-ce que ce n'est pas aussi la question du sujet professionnel qui est derrière, sa capacité à être aussi un sujet social et est-ce que cela ne renvoie pas à une forme de socialisation critique et pas seulement à une question des compétences et du diplôme ?

Voilà, si j'avais moi une utopie aujourd'hui, j'essaye de la faire vivre à travers une formation de formateurs qui porte ces dimensions-là, pour pouvoir continuer à les faire vivre dans les formations que les formateurs ont à mettre en œuvre et qui sont pourtant dans ces espaces.

Jean François DRAPERI

J'avais plutôt projeté d'intervenir sur l'autobiographie raisonnée mais en revoyant le titre, « Quelle utopie pour la formation tout au long de la vie ? » Je reviens sur le moteur des formations qu'on dispense au Centre d'économie sociale du CNAM (CESTES).

J'interviens un peu en contre point de ce que vient de dire Emmanuelle Betton parce que, nous, on fait des formations de niveau I et de niveau II à l'attention de responsables associatifs et coopératifs, aussi de responsables de services municipaux à la jeunesse ou à la culture, donc dans les secteurs de l'action sociale, de l'action culturelle, de l'éducation populaire ou du développement local. Les adultes qui viennent en formation sont souvent à un moment clé de leur vie professionnelle, ils ont quelques années d'expérience, minimum 5, mais cela peut aller jusqu'à 30 ou 40, ils posent les valises et se disent, « *comment je vais continuer ?* », « *qu'est-ce que je vais faire ?* », cela peut-être un sportif, cela peut être un musicien, qui, à un moment donné de sa carrière, voit que son temps est passé et qu'il faut qu'il passe à autre chose. Il y a très souvent un questionnement sur « *comment je continue à travailler ?* » Donc l'utopie que nous on pose, c'est celle de Desroche en fait, qui définit l'utopie comme « *le projet imaginaire d'une société alternative* ».

Donc, nous, c'est comment on peut contribuer à une société alternative en nous appuyant sur le mouvement de l'Economie Sociale et Solidaire. C'est donc l'utopie de contribuer au changement et en

Professionnalisation et pouvoir d'agir - Développement social et Recherche-Action « Éducation Permanente et Utopie Éducative »

se changeant seul soi-même, de façon pacifique, changement qui est perçu de façon pacifique, et par l'organisation d'une association, d'une coopérative. Donc la démarche de formation consiste essentiellement à accompagner les projets des personnes, on démarre par une autobiographie raisonnée. On accompagne ces projets au cours de 2 années de formation, on démarre par l'autobiographie raisonnée. Cela a tout de suite été un gros problème parce que, effectivement, le responsable de formation, avec des promotions de 35 à 40 étudiants, ne peut pas faire 35 à 40 autobiographies raisonnées, en début de formation.

Le parti pris auquel j'ai été contraint, c'est de former les personnes à faire des entretiens et donc dès la première semaine, tous les stagiaires se retrouvent en posture, non seulement de « personne projet » mais aussi de « personne ressource », c'est à dire à mener les entretiens. J'ai commencé ça il y a une quinzaine d'années et, depuis, cette transmission finalement que Desroche n'avait pas faite, c'est ça qui est intéressant, c'est une question que je me suis posée souvent. Desroche n'a pas fait la transmission pratique de l'entretien. Il a écrit dans ce texte de 1984, qui est repris dans un des chapitres d'*Entreprendre d'apprendre*, mais c'est plus en réaction, pour dire « nous l'avons testé et attesté, c'est un outil de l'Unité Coopérative Internationale », d'ailleurs il le pratiquait plus dans le cadre de l'UCI qu'au Collège Coopératif, parce qu'il avait cette contrainte, cette difficulté institutionnelle en quelque sorte. Le fait de transmettre l'autobiographie raisonnée modifie sa pratique, puisque toute personne est à la fois « personne projet » et « personne ressource ».

Toujours est-il que depuis cela m'a amené, à la demande d'anciens stagiaires, à mettre en place une vraie formation à l'autobiographie raisonnée parce que beaucoup de stagiaires ont dit « ça nous intéresse dans nos pratiques militantes ou professionnelles de faire cet usage, d'ailleurs, à quel titre, pourrions-nous faire l'usage de l'autobiographie raisonnée et ne pas le permettre à ceux qui sont les bénéficiaires en tant que « personne projet » ? Il n'y a pas de formation, c'est une formation expérientielle aujourd'hui, et donc c'est une question vraiment difficile sur laquelle on réfléchit, on a constitué un groupe de recherche-action sur *Théorie et Pratique de l'autobiographie raisonnée*.

Plutôt que de développer la stratégie éducative, je pense plus important de revenir sur « Quelle utopie pour la formation tout au long de la vie ? ».

Mais si je reviens sur l'utopie de changement social, là aussi j'ai repris un fil que Desroche avait magnifiquement déroulé, qui est de dire que le mouvement coopératif comme tout mouvement de changement social à partir du 19^{ème} siècle procède d'une sécularisation des mouvements millénaristes, dans toutes les sociétés, on a eu l'idée et on a construit un royaume meilleur, un temps qui durerait mille ans, mais il n'est pas sur terre, et puis, dit-il, il a fait sa thèse sur les shakers américains, où on voit ce mouvement qui, à la fois définit un royaume mais, qui aussi, constitue une communauté, la communauté des shakers. Donc, en fait, le royaume des cieux des gens sur terre, c'est ce qu'il appelle la sécularisation, c'est à dire l'entrée dans le siècle du royaume. Desroche affirme que c'est cette expérience, et il y en a d'autres, évidemment, de mouvements de sécularisation des milléniums, ils commencent au moyen âge, en tout cas en Europe occidentale, et bien c'est cela qui va amener cette idée qu'on peut changer le monde. Et aujourd'hui, car en fait il le disait, le pire qui puisse arriver c'est qu'un jour tous les mouvements d'éducation populaire doutent qu'il soit possible de changer la société. Il a donc recherché les origines de cet imaginaire, que nous avons, que nous pouvons changer le monde.

Donc après, je me suis intéressé à, si on étudie maintenant dans le mouvement coopératif les grandes utopies coopératives qui ont été mobilisatrices et qui ont débouché sur des mouvements économiques et sociaux, sur 2 siècles, que s'est-il passé ?

Professionnalisation et pouvoir d'agir - Développement social et Recherche-Action « Éducation Permanente et Utopie Éducative »

Je résume en quelques mots :

- Il y a eu une première phase d'effervescence, le mouvement associationniste de 1848, ce sont les producteurs qui s'associent et qui créent une micro république qui est l'association ouvrière et qui va donner naissance à la coopérative de production, la SCOP. Les premiers statuts de la SCOP proviennent de cette première effervescence créatrice d'une micro république des travailleurs.

- Il y a un second temps à la fin du 19^{ème} siècle qui prend son essor à partir des coopératives de consommateurs. Et là, on a un tout autre projet qui est théorisé par Charles Gide en 1889, mais déjà Robert Owen en Grande Bretagne l'avait théorisé, qui est la macro république des consommateurs. C'est à dire le changement c'est que l'on peut changer le monde mais pas à partir du travail, c'est à partir de l'acte de consommer parce que, finalement dit-il, un produit n'a de valeur que pour autant qu'il soit consommé.

Donc le pouvoir est entre les mains des consommateurs. C'est une deuxième grande phase de coopératives qui concerne aussi la dimension mutualiste, puis la dimension associative, puisque les coopératives de consommateurs, les mutuelles et les associations sont finalement des formes de coopération d'usagers et non plus des coopérations de travail.

- Il y a une troisième grande phase pendant les années 60-70, à laquelle Roland Colin a activement participé, lors de l'accession à l'indépendance des pays du sud. J'ai essayé de voir s'il y avait un seul pays qui ne s'était pas appuyé sur les coopératives, mais je n'en ai pas trouvé. Dans tous les pays du monde, à part dans ce moment d'accession à l'indépendance, en pleine guerre froide, tous les pays cherchaient à échapper à la fois aux Etats Unis, et au communisme, et à l'ancienne puissance coloniale et cherchent une voie coopérative et, évidemment les anciennes puissances ou les Etats Unis ou l'Union Soviétique ne les laissent pas faire.

Roland Colin a vécu cela en direct, moi je l'ai un peu vécu après, en accompagnant Henri Desroche au Cap vert, dans le cadre de l'Université Coopérative Internationale.

Il y a même encore aujourd'hui un pays qui s'appelle la république coopérative, l'ex Guyana britannique, dont le nom officiel est toujours la république coopérative de Guyana, en référence à Charles Gide et Ernest Poisson. Elle n'est pas une république coopérative, mais elle en a gardé le nom.

- Et on est, aujourd'hui, me semble-t-il, dans une quatrième phase d'effervescence, c'est une chance d'une certaine façon car ce ne sont pas tous les moments de l'histoire où il y a cette effervescence, mais on voit bien à travers les AMAT, les SIC, les coopératives d'activités et d'emploi, les monnaies complémentaires, le commerce équitable, il y a une floraison incroyable d'expériences d'Economie Sociale et Solidaire, on voit que le mouvement est extrêmement profond, on en mesure pas la puissance, je crois que c'est impossible aujourd'hui, on sent que c'est fort, mais il faut le définir. Je me suis exercé à le faire, je me suis dit, qu'est-ce qui se passe aujourd'hui, le premier mouvement c'était les producteurs, c'était les entreprises, le deuxième c'était les consommateurs, avec l'idée qu'on allait changer le capitalisme de l'intérieur, le troisième c'est à l'échelle des nations, et bien aujourd'hui il semble que les mouvements contemporains ont trois caractères :

- Le premier c'est que ce sont toujours des républiques, c'est à dire on est toujours dans la recherche d'une alternative, cela n'a pas changé, par rapport aux autres.

- Le second c'est que l'on est plus à l'échelle de l'entreprise, mais on n'est pas non plus à l'échelle du monde, on sait qu'on est pas en capacité de changer l'économie mondiale aujourd'hui, on

Professionnalisation et pouvoir d'agir - Développement social et Recherche-Action « Éducation Permanente et Utopie Éducative »

est à l'échelle des territoires. On pourrait parler de méso république, entre le micro et le macro, aujourd'hui on voit bien que toutes les expériences se situent dans le cadre du territoire.

- L'autre aspect c'est que ces expériences associent la production et la consommation, alors qu'avant on les opposait.

Aujourd'hui encore on a une théorie coopérative de la production, à travers les SCOP, Henri Desroche était plutôt, me semble-t-il dans ce courant théorique là, on a une théorisation de la coopération de consommation mais on n'a toujours pas de théorie de l'inter coopération.

Je pense que c'est un travail que l'on doit mener, ce serait ça le travail théorique que l'on pourrait mener, les recherches que l'on pourrait mener à partir des expériences qu'on peut accompagner.

Mais d'ores et déjà on sait que les expériences qui fonctionnent aujourd'hui c'est l'association de producteurs et de consommateurs à l'échelle des territoires avec une visée alternative.

On voit bien, à travers ces expériences, ce n'est pas la réussite économique qui est visée en premier lieu, on sait qu'il faut tenir économiquement, mais le projet c'est vraiment l'utopie, c'est une utopie de changement social, pour mieux vivre, pour s'émanciper, et pour s'accomplir. Raison pour laquelle on peut dire, alors qu'on dit souvent que le mouvement coopératif est un mouvement économique qui s'appuie sur l'éducation, on peut tout autant dire que c'est un mouvement d'éducation qui s'appuie sur l'économie.

Pascal GALVANI

Je vais d'abord dire ce qui m'est arrivé depuis 2006, j'ai été invité au Brésil puis au Mexique par une petite Université d'éducation populaire qui s'adresse aux personnes du milieu populaire qui veulent accéder au premier niveau universitaire, licence comptabilité, droit, techniques commerciales, tourisme, communication en cours du soir. J'ai rencontré cette Université à un congrès sur la transdisciplinarité avec Edgar Morin et Basarab Nicolescu au Brésil. Moi je faisais mon topo comme aujourd'hui.

Ils sont venus me voir, m'ont dit, « *il faut que tu viennes et nous expliquer comment tu fais ça, parce qu'on se rend compte que c'est bien, on aide des gens à se développer socialement mais on se rend compte que les savoirs qu'on transmet tels qu'on les transmet, en fait c'est destructeur d'écologie locale, c'est une station balnéaire, on fait de l'argent, on détruit tout un tas de choses, donc il y a une contradiction entre notre vision humaniste et les savoirs disciplinaires.* » J'ai dit, ça je ne sais pas faire mais ce que l'on peut faire c'est une recherche-action ; ça fait 10 ans qu'on y est, on a créé les premiers cours transdisciplinaires, on s'est retrouvés dans le réseau d'Edgar Morin qui couvre toute l'Amérique latine, qui s'appelle « Complexité Transdisciplinarité et Co Formation », on a publié plusieurs bouquins. Je vais très vite là-dessus, mais ce que cela m'a dit, ce que cela m'a appris et, après, retournant au Québec, puis en France, et rencontrant le lien avec les nouveaux mouvements alternatifs, les coopératives alternatives, les alternatives écologiques, les alternatives d'alimentation, d'éducation, et surtout tous les mouvements de jeunes. Des étudiants de licence qui sont confrontés, en tout cas une analyse que fait Edgar Morin, entre la bible et la métamorphose, je ne sais pas si vous avez entendu parler des derniers travaux d'Edgar Morin, « La voix pour l'avenir de l'humanité », en gros c'est de dire, la globalisation, la mondialisation vont avec le réchauffement climatique, les jeunes étudiants de 25 ans c'est la première génération qui sait, avec toutes les garanties, que le système socio politique économique n'est pas viable pour la biosphère. Et ça ce n'est pas à l'échelle de 2000 ans, c'est à l'échelle de 1, 2 ou 3 générations et, ce système, il tient sur tout le plus fort de nos égocentrismes, de notre avidité, de notre besoin d'avoir, de paraître, nos peurs de disparaître.

Professionnalisation et pouvoir d'agir - Développement social et Recherche-Action « Éducation Permanente et Utopie Éducative »

C'est quand même fou, le système qui est en train de détruire la planète il dépend d'un travail plus spirituel, au sens que Foucault a donné, je ne parle pas de religion, je parle du travail qui consiste à épurer son égo. C'est complètement fou le défi qu'on a en termes d'éducation permanente tout au long de la vie, c'est complètement fou, c'est la survie de la planète au risque de nos égos.

Voilà, moi c'est ça mon utopie, ce que je vois en travaillant au Mexique, après on a été invités au Costa Rica, moi je voudrais faire ça, ici en France et au Québec, avec les réseaux alternatifs. Il y a des tas de choses qui surgissent, vous avez vu le film Demain, en quête de sens, ces jeunes qui ont fait ça, ils sont venus à Rimouski, ils sont en train de se balader sur toute la planète. Je parlais de mon adolescence ce matin, on était une minorité de minorités, les hippies, là c'est toujours une minorité mais c'est une grosse minorité. Il y a une explosion, tous ces gens-là qui cherchent des modèles alternatifs, des mouvements coopératifs, la maïeutique et la recherche-action c'est pour eux. Je rencontre des jeunes et des moins jeunes qui se sont engagés, des pionniers, les premiers qui basculent dans des modes de vie alternatifs, il faut voir les enjeux, les savoirs existentiels, pratiques, théoriques qu'ils sont en train de développer.

Je pense que nous on a des outils pour les aider à les conscientiser, à les formuler, à les renforcer. Toujours une utopie de changement social.

Roland COLIN

Je vais vous proposer d'observer les choses de champ large, d'ailleurs comme je suis le dernier à intervenir dans cette table ronde, ce n'est peut-être pas la plus mauvaise des manières de faire.

Champ large, parce que finalement, en même temps j'ai toujours entretenu avec Desroche une réflexion champ large.

Première rencontre avec Desroche, 1959, donc l'année où se crée le Collège Coopératif, depuis on ne s'est jamais laissés et nous avons beaucoup parlé en chemin. Donc, ce à quoi je vais me référer, ce sont les propos en chemin avec Desroche.

Une chose dont on parlait lors d'un de ces cheminements, c'est finalement « *qu'est-ce que c'est que la recherche-action ?* ». La recherche-action c'est la mise en partage de la connaissance et de l'action, de l'agir. Alors on se disait, finalement que c'était un impératif de l'humanité, si des hommes n'avaient pas pratiqué ce genre de démarches l'humanité se serait tarie, donc on peut dire que, d'une certaine manière, la recherche-action, c'est une manière d'être humain, et ça, je crois que c'est tout à fait important, ce qui veut dire aussi que à chaque étape de l'histoire, il y a des manières d'être humain et donc des manières de pratiquer la recherche-action et, au siècle où nous sommes, nous sommes en quelque sorte sommés de trouver la manière qui correspond à la phase de l'histoire où nous sommes.

Je vais revenir un peu sur Desroche, enfin on en parlera en compagnon bien sûr, mais j'ai tout à fait apprécié ce que disait Jean François Draperi tout à l'heure, Desroche dans un premier temps s'est vraiment complètement axé sur le champ coopératif parce que c'était un champ d'action qui lui était ouvert, il sortait d'un univers conventuel, où on lui avait mis entre les mains l'accès à une connaissance sans rivages, et après il va tomber dans l'action jusqu'à devenir une sorte de prêtre ouvrier d'une certaine manière.

Il fait ça pendant des années, jusqu'en 1958, 1959 la dominante de Desroche c'est effectivement le champ des associationnismes, le coopératif, puis en 59, 60, coup de tonnerre dans la planète, la décolonisation. Desroche se voit propulser dans un champ nouveau, où il va pouvoir tester, instrumenter, équiper ses manières de faire, de comprendre dans ce champ-là, et il est sollicité pour ça.

Professionnalisation et pouvoir d'agir - Développement social et Recherche-Action « Éducation Permanente et Utopie Éducative »

Là il rencontre quatre personnages principaux. Le premier, qui tenait d'ailleurs aux origines de son entrée dans la vie adulte, c'est Lebret. Il va apprendre auprès de Lebret, disons l'importance de la globalité, de faire sauter des frontières. Lebret fait sauter la frontière entre l'économie et l'humanisme. Desroche entre complètement dans ce jeu-là. Ils vont expérimenter dans ce champ-là, ils vont aller ensemble et Desroche en première ligne, travailler avec Barbu, Mermoz, pour Boimondau, une expérience autogestionnaire. Ils ont fait sauter une frontière entre le salariat et le patronat.

A partir de là, maintenant 1959, 60, Lebret fait que Desroche soit convié au Sénégal, en Afrique, c'est la première fois qu'il change d'univers culturel d'une façon forte, et là moi je suis sur le tarmac à la passerelle quand Monsieur Desroche descend de l'avion, puis on commence à causer, on fait connaissance à ce moment-là. Faire connaissance au sens fort du terme, donc on raconte, on a beaucoup à se dire et puis il y a Lebret qui est arrivé peu de temps avant et qui avait déjà commencé à travailler au Sénégal, c'est par Lebret que Desroche est venu au Sénégal, on se retrouve à la Fraternité Saint Dominique, là où Lebret descendait, puis les dominicains organisent un repas, un dimanche midi peu après l'arrivée de Desroche. Depuis l'éjection, non sans violence, de Desroche, de l'ordre des Dominicains, je dirais, ses relations avec Lebret étaient quasiment clandestines, elles restaient fortes mais un peu clandestines.

Alors, je me souviendrai toujours de ce dimanche midi, où on attendait Desroche, et on le voit arriver, et il y avait Lebret qui était là. On se dit, « *qu'est-ce qui va se passer ?* », un « *kaïros* », et on voit Desroche qui s'avance vers Lebret, Lebret manifestement très ému, et Desroche lui dit simplement deux mots, il lui dit « *hé ho capitaine !* », et après ça y est, on était en plein dans le travail. A partir de là, effectivement, Desroche se trouvait engagé dans le champ de la décolonisation qui était un champ de fortes mutations du système. Et là il était comme un poisson dans l'eau, mais il avait quelque chose qui était encore beaucoup plus vaste encore que celui des coopératives, il ne reniait pas les coopératives, il allait acclimater tout son savoir coopératif et associatif à l'intérieur de ce champ-là.

Il trouve un autre personnage important qui est Mamadou Dia, le chef du gouvernement Sénégalais, qui est, disons, un démocrate ancré dans sa culture, qui est une culture tout à fait différente de celle de Desroche, il est Africain, il est Musulman. Et puis il réfléchit, et très rapidement ces deux hommes trouvent, comme Lebret avait trouvé avec Dia, des affinités électives profondes. Ils arrivent à trouver un langage commun, et là Desroche se sent tout à fait mandaté, commandé, commandité pour vraiment être un acteur important de cette ambition que Dia portait, comme chef du gouvernement Sénégalais, c'est à dire : comment créer ou faire apparaître des citoyens à partir de sujets coloniaux, par quel accouchement, par quelle maïeutique on peut transformer un sujet colonial en citoyen d'un pays libre et indépendant ? Ça c'est le nouveau défi, la recherche-action est sommée d'apporter des réponses. Et là il y a en place une expérimentation qui avait commencé de germer avec l'IRAM au Maroc, avec en arrière-plan l'Abbé Pierre, qui était aussi un des comparses de tout ça, et cette animation rurale Sénégalaise, c'est un champ privilégié pour la recherche-action, parce que les paysans vont devenir acteurs de leur propre développement, et puis pour une fois leur langage, leur discours va être un discours pour eux, par eux.

Ce champ des animations participatives va devenir un champ prioritaire pour Desroche pendant plusieurs années. Il va accompagner toutes les expériences de ce type-là dans différents pays, au Sénégal d'abord, après ça au Niger, puis à Madagascar, aussi en Algérie.

Je n'ai pas le temps mais il y a des choses passionnantes qui se sont passées avec Desroche en Algérie à ce moment-là, et puis en 1965, donc quelques années après, il y a une sorte de meeting, comme aujourd'hui où on se retrouve à Paris avec des délégués de toutes ces expériences-là autour de Desroche, puis on réfléchit ensemble sur, « *qu'est-ce que cela veut dire la recherche-action comme outil de changement social ?* », changement social *accouchant*, j'emploie ce mot d'une manière qui

Professionnalisation et pouvoir d'agir - Développement social et Recherche-Action « Éducation Permanente et Utopie Éducative »

n'est pas anodine, accouchant d'un homme nouveau, d'une femme nouvelle, d'un être humain nouveau, dans ce champ-là.

Et on entend le discours des médiateurs que sont les responsables de ces différentes opérations, il y a un Malgache, il y a un Sénégalais, il y a un Nigérien, il y a un Algérien, ils causent entre eux, ils racontent et puis Desroche aussi écoute et on s'entre raconte tout ce que l'on a à se dire.

Là on arrive à une vision qui pourrait être, d'une certaine manière, une théorie praxéologique du développement.

Cette théorie praxéologique du développement, Desroche nous aide à la mettre en forme, on dit effectivement le développement c'est un moteur à quatre temps parce que, d'abord il y a des acteurs qui sont sur leur terrain, qui sont dans leur environnement socio culturel, et c'est à partir de là qu'il faut effectivement les rejoindre et puis il faut voir quelle conscience ? quelle prise de conscience ils ont ?

Et là nouvel acteur, Paulo Freire, J'étais là lors de la première rencontre entre Desroche et Paulo Freire. Desroche se sent vraiment comme en fraternité profonde avec Paulo Freire. Il s'est passé des choses tout à fait passionnantes, qu'est-ce que c'est que la conscientisation ?

Et alors moi je racontais aussi des fables, on adorait parler par fables interposées entre Desroche et moi, la fable du tigre et du baron : il y avait un baron qui s'appelait le baron de Münchhausen, ou quelque chose comme ça, il avait une magnifique chambre à coucher, il avait une très belle armoire à glace, il avait un lit somptueux, et surtout une descente de lit extraordinaire puisque c'était un tigre, ce n'était pas une peau de tigre, c'était un tigre vivant. Tous les soirs, en allant se coucher, le baron mettait le pied sur le dos du tigre et puis il dormait tranquillement et, le tigre ne disait rien. La question qui était posée était « pourquoi ? », le pourquoi est absolument capital, y compris pour la recherche-action. Le baron avait pris la précaution de se munir d'une armoire à glace avec une glace rapetissante et quand le tigre se regardait dans la glace, il se voyait à la taille d'un chat, voilà pourquoi le tigre n'a jamais mangé le baron.

On se disait avec Paulo Freire et avec Desroche, nous on est du parti du tigre, il faut donc casser des armoires à glace. Alors la recherche-action ça consistait à casser des armoires à glace à travers l'animation, etc.

Quatre temps :

- Premier temps prise de conscience, vraiment, à l'intérieur du vécu, le tigre à partir du moment où il a plus cette armoire à glace, il a une vision de la pièce où il est qui change les choses, il voit tout à sa place, donc les paysans qui sont dans une chambre à coucher coloniale, il faut qu'ils puissent en identifier les différentes composantes avec des yeux neufs, et ça, ça va être le boulot de l'animation et donc du premier temps de la recherche-action.

- A partir de là, deuxième temps de la recherche-action, alors effectivement ils peuvent concevoir des changements nécessaires pour mener leur projet mais il y a des organisations sociales en place, donc il faut trouver une structure, il faut s'attaquer à une structure, donc il va y avoir une structuration participative qui va être mise en place. A partir de la prise de conscience, là on va retrouver beaucoup les coopératives et tout ça.

- Mais une fois qu'on a la vision, qu'on a identifié la structure, il faut créer des compétences qui permettent de la faire fonctionner et là on arrive à la formation et la formation à la recherche-action.

Professionnalisation et pouvoir d'agir - Développement social et Recherche-Action « Éducation Permanente et Utopie Éducative »

C'est seulement après avoir parcouru ces trois temps-là, qu'on va pouvoir actionner des projets, passer de l'intention à la réalité et puis on va se trouver un cran au-dessus du point de départ. Et à partir de là on va recommencer le processus.

On doit chaque fois tourner le moteur à quatre temps, percevoir le projet dans le champ socio culturel, traiter la structure, actualiser la formation et choisir la compétence qu'il faut. C'est ce que nous appelions, à l'époque dans cette session de 1965, la spirale du développement.

Je vous ai parlé de trois personnages, Mamadou Dia, Lebret et Paulo Freire, il y en a un quatrième, alors ce n'est pas un personnage, c'est un fantôme, il s'appelle Karl Marx, et avec son associé Lénine, et moi je fréquente beaucoup Karl Marx et Lénine et Desroche continuait de réfléchir sur Karl Marx et Lénine parce que, eux, ils apportaient, quand même, disons, la conscience de l'inégalité et de l'exploitation. Desroche devient un Marxologue très puissant et il travaille beaucoup avec Maximilien Rubel, j'ai appris Marx par Desroche, et il me sort des papiers de Marx et de Lénine passionnants, en particulier dans les lettres de Lénine, il y a une lettre où Lénine dit, « *nous avons accompli l'essentiel de la révolution et il reste le plus essentiel encore, c'est la révolution culturelle* ». Lénine écrit pour la première fois le mot de « *révolution culturelle* », mais à la différence de Mao Zedong, Lénine indique un champ sur lequel il n'a pas pu expérimenter, il ne sait pas, il est mort avant. Desroche disait Lénine est mort trop tôt et Marx n'est pas allé assez loin, voilà un diagnostic sur le Marxisme Léninisme qui n'est pas sans intérêt.